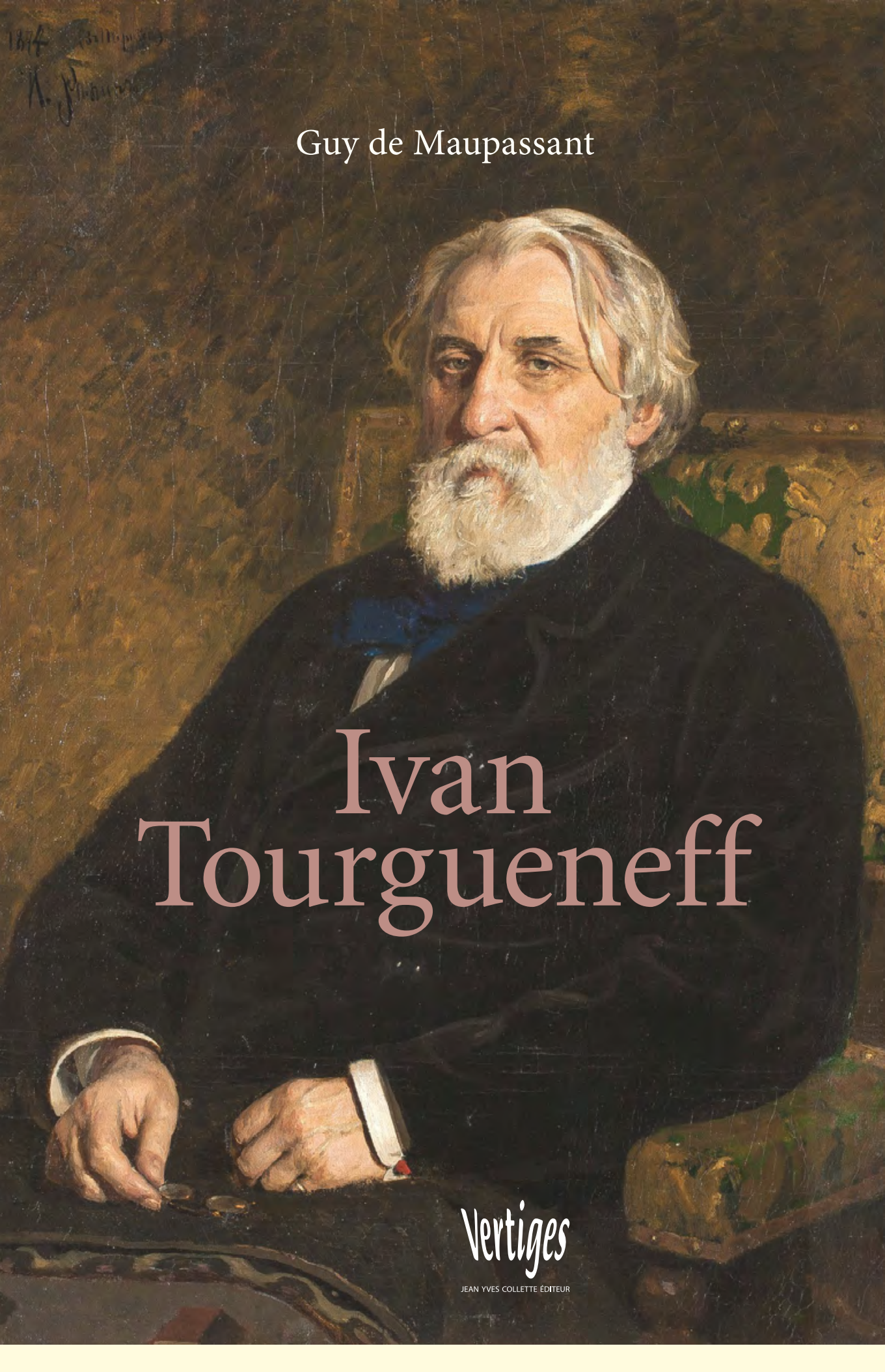

Guy de Maupassant

Ivan Tourgueneff

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ilya Repin (1844-1930), *Portrait de l'écrivain Ivan Tourgeneff* (1874), collection de la Galerie d'État Tretiakov, Moscou, Russie.

Guy de Maupassant (1850-1893).

Ivan Tourgueneff

LE GRAND ROMANCIER russe, qui avait adopté la France pour patrie, Ivan Tourgueneff, vient de mourir après une horrible agonie qui durait depuis près d'un mois.

Il fut un des plus remarquables écrivains de ce siècle et en même temps l'homme le plus honnête, le plus droit, le plus sincère en tout, le plus dévoué qu'il soit possible de rencontrer.

Poussant la modestie presque jusqu'à l'humilité, il ne voulait point qu'on parlât de lui dans les journaux ; et, plus d'une fois, des articles pleins d'éloges l'ont blessé comme des injures, car il n'admettait pas qu'on écrivît autre chose que des œuvres littéraires. La critique même des œuvres d'art lui semblait pur bavardage, et, quand un journaliste donnait, à propos d'un de ses livres, des détails particuliers sur lui et sur sa vie, il éprouvait une véritable irritation mêlée d'une sorte de honte d'écrivain, chez qui la modestie semble une pudeur.

Aujourd'hui que vient de disparaître ce grand homme, disons, en quelques mots, ce qu'il fut.

* * *

La première fois que je vis Ivan Tourgueneff, c'était chez Gustave Flaubert.

Une porte s'ouvrit. Un géant parut. Un géant à tête d'argent, comme on dirait dans un conte de fées. Il avait de longs cheveux blancs, de gros sourcils blancs, et une grande barbe blanche, et vraiment d'un blanc d'argent, luisant, tout éclairé de reflets ; et, dans cette blancheur, un bon visage calme, aux traits un peu forts ; une vraie tête de Fleuve « épanchant ses ondes », ou bien, encore, une tête de Père Éternel.

Son corps était très haut, large, plein sans être gros, et ce colosse avait des gestes d'enfant, timides et retenus. Il parlait d'une voix très douce, un peu molle, comme si la langue trop épaisse se fût remuée difficilement. Parfois, il hésitait, cherchant le mot précis en français pour exprimer sa pensée, mais il le trouvait toujours avec une étonnante justesse, et cette légère hésitation donnait à sa parole un charme particulier.

Il savait conter d'une façon charmante, prêtant aux moindres faits une importance artistique et une couleur amusante, mais on l'aimait moins encore pour la haute valeur de son esprit que pour sa naïveté bonne et toujours étonnée. Car il était invraisemblablement naïf, ce romancier de génie qui avait parcouru le monde, connu tous les grands hommes de son siècle, lu tout ce qu'un être humain peut lire, et qui parlait aussi bien que la sienne, toutes les langues de l'Europe. Il demeurait surpris, stupéfait devant les choses qui paraîtraient simples à des collégiens de Paris.

On eût dit que la réalité palpable le blessait, car son esprit ne s'étonnait point des choses écrites, alors qu'il se révoltait des moindres choses vécues. Peut-être son extrême droiture et sa large bonté instinctive lui faisaient-elles éprouver une sorte de froissement au contact des duretés, des vices et des duplicités de la nature humaine ; tandis que son intelligence, au contraire, alors qu'il songeait seul devant sa table, lui faisait comprendre et pénétrer la vie jusque dans ses hontes secrètes comme on voit, d'une fenêtre, dans la rue, des événements auxquels on ne prend point part.

Il était simple, bon et droit avec excès, obligeant comme personne, dévoué comme on ne l'est guère, et fidèle aux amis morts ou vivants.

Ses opinions littéraires avaient une valeur et une portée d'autant plus considérables qu'il ne jugeait pas au point de vue restreint et spécial auquel nous nous plaçons tous, mais qu'il établissait une sorte de comparaison entre les littératures de tous les peuples du monde qu'il connaissait à fond, élargissant ainsi le champ de ses observations, faisant des rapprochements entre des livres parus aux deux bouts de la terre, en des langues différentes.

Malgré son âge et sa carrière presque finie, il avait sur les lettres les idées les plus modernes et les plus avancées, rejetant toutes les vieilles formes des romans à ficelles et à combinaisons dramatiques et savantes, demandant qu'on fît « de la vie », rien que de la vie, – des « tranches de vie » sans intrigues et, sans grosses aventures.

Le « roman », disait-il, est la forme la plus récente de l'art littéraire. Il se dégage à peine aujourd'hui des procédés de la féerie qu'il a employés tout d'abord. Il a séduit, par un certain charme romanesque, les imaginations naïves. Mais, maintenant que le goût s'épure, il faut rejeter tous ces moyens inférieurs, simplifier et élever cet art qui est l'art de la vie, qui doit être l'histoire de la vie.

Quand on lui parlait des grosses ventes de certains livres du genre séduisant, il disait :

— Les gens qui ont l'esprit commun sont beaucoup plus nombreux que ceux doués d'un esprit délicat. Tout dépend de la classe d'intelligence à laquelle vous vous adressez. Un livre qui plaît à une foule ne nous plaira point à nous le plus souvent. Et, s'il nous plaît en même temps qu'à la foule, soyez sûrs que ce sera pour des raisons absolument opposées.

Le don puissant d'observation qu'il avait lui fit apercevoir, bien avant qu'il apparût au grand jour, le germe fermentant de la révolution russe. Il constata cet état nouveau des esprits dans un livre célèbre, *Pères et Enfants*. Il avait appelé nihilistes les sectaires nouveaux qu'il venait de découvrir dans la foule agitée du peuple, comme un naturaliste baptise l'animal inconnu dont il révèle l'existence.

Un grand bruit se fit autour de ce roman. Les uns plaisantaient, d'autres s'indignaient ; personne ne voulait croire ce qu'annonçait l'écrivain.

Ce nom de nihilistes resta sur la secte naissante, dont on a bientôt cessé de nier l'existence.

Depuis lors, Tourgueneff suivit avec cette passion désintéressée de l'artiste la marche et le développement de la doctrine révolutionnaire qu'il avait pressentie, reconnue et dévoilée.

N'appartenant à aucun parti, attaqué souvent par les uns et par les autres, se contentant de noter et d'observer, il publia successivement *Fumées* et *Terres vierges,* livres qui montrent de la façon la plus nette les étapes des nihilistes, la force et la faiblesse de ces esprits troublés, les causes de leurs défaillances et celles de leurs progrès.

Adoré par la jeunesse libérale, reçu avec des ovations, chaque fois qu'il rentrait en Russie, redouté par le pouvoir, un peu suspect aux partis extrêmes, admiré par tous, Tourgueneff ne retournait pourtant pas volontiers dans son pays, qu'il aimait ardemment, car il gardait le souvenir de quelques jours de prison qu'il avait faits après la publication des *Mémoires d'un seigneur russe.*

On ne peut faire ici l'analyse des œuvres de ce très grand homme, qui demeurera un des plus hauts génies de la littérature russe. Il restera, – à côté du poète Pouschkine, son ami, qu'il admirait ardemment, du poète Lermontoff et du romancier Gogol, – un de ceux à qui la Russie devra la plus grande et la plus éternelle reconnaissance, parce qu'il aura donné à ce peuple quelque chose d'immortel et d'inestimable : un art, des œuvres inoubliables, une gloire plus précieuse et plus impérissable que toutes les gloires ! Des hommes comme lui font plus pour leur patrie que des hommes comme le prince de Bismarck : ils se font aimer de tous les esprits élevés, dans toutes les parties de la terre.

* * *

Il fut, en France, l'ami de Gustave Flaubert, d'Edmond de Goncourt, de Victor Hugo, d'Émile Zola, d'Alphonse Daudet, de tous les artistes aujourd'hui connus.

Il adorait la musique et la peinture, vivant dans une atmosphère d'art, vibrant à toutes les impressions subtiles, à toutes les vagues sensations que donne l'art, et sans cesse à la recherche de ces jouissances délicates et rares.

Aucune âme ne fut plus ouverte, plus fine et plus pénétrante, aucun talent plus séduisant, aucun cœur plus loyal et plus généreux.

Paris, *Le Gaulois,* 5 septembre 1883.

* * *

Ivan Tourgueneff

LE NOM du remarquable écrivain qui vient de mourir restera dans l'avenir parmi les grands noms de l'histoire des lettres.

Quand la Russie sera sortie de la période difficile qu'elle traverse ; quand ce peuple jeune et neuf aura pris sa place dans la civilisation et dans les arts, on reconnaîtra mieux qu'aujourd'hui quels génies lui ont ouvert la route.

Tourgueneff occupera le premier rang parmi ces esprits de la première heure, et par son talent, et par le rôle particulier qu'il a joué dans la politique par les lettres.

Ils ne seront d'ailleurs que cinq ou six, ces écrivains qui marcheront à la tête de la jeune littérature dans leur patrie.

Nous connaissons à peine leurs noms, nous autres qui ne savons rien de ce qui existe hors de chez nous.

Ce sont :

Pouchkine, un Shakespeare adolescent, mort en plein génie, quand son âme, suivant son expression, s'élargissait, quand il « se sentait mûr pour concevoir et enfanter des œuvres puissantes. »

Il fut tué en duel en 1837.

Lermontoff, un poète byronien plus original même, et plus vivant, et plus vibrant et plus violent que Byron.

Il fut tué en duel en 1841 à l'âge de vingt-sept ans.

Gogol, un romancier de grande envergure, un créateur de la race de Balzac et de Dickens.

Il en reste un, bien vivant, homme politique autant que romancier et qui vient de jouer un rôle considérable dans les dernières années ; c'est le comte Léon Tolstoï, l'auteur de ce livre qui eut, par exception, un grand succès chez nous : *la Paix et la Guerre.*

Enfin, Ivan Tourgueneff vient de mourir.

* * *

La carrière littéraire de Tourgueneff fut des plus mouvementées et des plus singulières.

Il débuta jeune, très jeune. Se croyant poète comme tous les romanciers qui débutent, il avait fait quelques vers publiés sans grand succès. Alors, sentant venir le découragement, prêt à renoncer aux lettres, il allait partir pour étudier la philosophie en Allemagne, quand un encouragement inattendu lui vint du célèbre critique russe Belinski. Cet homme exerça sur le mouvement littéraire de son pays une influence décisive, et son autorité fut plus étendue, plus dominatrice que celle d'aucun autre critique en aucun temps et aucun lieu.

Il dirigeait alors une revue appelée *Le Contemporain,* et il exigea de Tourgueneff une petite nouvelle en prose destinée à ce recueil.

Tourgueneff jeune, ardent, libéral, élevé en pleine province, dans la steppe, ayant vu le paysan chez lui dans ses souffrances et ses effroyables labeurs, dans son servage et sa misère, était plein de pitié pour ce travailleur humble et patient, plein d'indignation contre les oppresseurs, plein de haine pour la tyrannie.

Il décrivit en quelques pages les tortures de ces déshérités, mais avec tant d'ardeur, de vérité, de véhémence et de style, qu'une grande émotion s'en répandit, s'étendant à toutes les classes de la société.

Emporté par ce succès rapide et imprévu, il continua une série de courtes études prises toujours chez le peuple des campagnes ; et comme une multitude de flèches allant frapper au même but, chacune de ces pages frappait en plein cœur la domination seigneuriale, le principe odieux du servage.

C'est ainsi que fut composé ce livre désormais historique, qui a pour titre : *Les Mémoires d'un Seigneur russe.*

Mais quand il voulut réunir en volume tous ces morceaux détachés, l'éternelle censure mit son veto.

Le hasard d'un tête-à-tête en chemin de fer avec un des membres de cette institution tutélaire fit obtenir au jeune auteur l'autorisation demandée au personnage officiel qui paya de sa place cette complaisance.

Le livre eut un retentissement immense, fut saisi, et l'auteur arrêté passa un mois sous les verrous, non pas dans une prison comme celles où l'on enferme, chez nous, les hommes condamnés pour ces sortes de délits, mais au violon avec les vagabonds et les voleurs de grand chemin ; puis il fut envoyé en exil par l'empereur Nicolas.

Sa grâce, bien que réclamée par le *czarewitch,* fut longue à venir. La raison en tient peut-être à ce que, sur la demande de l'héritier impérial, Tourgueneff ayant adressé une lettre au souverain ne se prosterna point à ses pieds sacrés (variante de notre formule : « Votre très humble et très obéissant serviteur. »)

Il revint plus tard dans son pays, mais ne l'habita plus guère. Enfin, le 19 février 1861, l'empereur Alexandre, fils de Nicolas, proclama l'abolition du servage ; et un banquet annuel commémoratif fut institué où assistaient tous ceux qui avaient pris part à ce grand acte politique. Or, dans une de ces réunions, un célèbre homme d'État russe, Milutine, portant un toast à Tourgueneff, lui dit : « Le czar, monsieur, m'a spécialement chargé de vous répéter qu'une des causes qui l'ont le plus décidé à émanciper les serfs est la lecture de votre livre *Les Mémoires d'un Seigneur russe.* »

Ce livre est resté, en Russie, populaire et presque classique. Tout le monde le connaît, le sait par cœur et l'admire. Il fut l'origine de la grande réputation de son auteur comme écrivain et comme libéral (on pourrait dire comme libérateur) en même temps qu'il fut le principe de son immense popularité.

* * *

Mais un autre rôle politique était encore réservé à cet écrivain : c'est lui qui devait découvrir et baptiser les nihilistes.

Une agitation vague, encore insaisissable, travaillait la nation russe, comme ces ferments de maladie qui troublent longtemps notre corps avant qu'on puisse découvrir de quelle nature est l'atteinte. Or Tourgueneff, observateur attentif et profond, remarqua le premier cet état nouveau des esprits, l'éclosion lente de cette crise des maladies populaires, cette fermentation politique et philosophique encore obscure, qui devait soulever la Russie tout entière.

Dans un livre qui fit grand bruit : *Pères et Enfants,* il constata la situation morale de cette secte naissante. Pour la désigner clairement il inventa, il créa un mot : « les Nihilistes ».

L'opinion publique, toujours aveugle, s'indigna ou ricana. La jeunesse fut partagée en deux camps ; l'un protesta, mais l'autre applaudit, déclarant : « C'est vrai, lui seul a vu juste, nous sommes bien ce qu'il affirme. » C'est à partir de ce moment que la doctrine encore flottante, qui était dans l'air, fut formulée d'une façon nette, que les nihilistes eux-mêmes eurent vraiment conscience de leur existence et de leur force et formèrent un parti redoutable.

Dans un autre livre, *Fumée,* Tourgueneff suivit les progrès, la marche des esprits révolutionnaires, en même temps que leurs défaillances, les causes de leur impuissance. Il fut alors attaqué des deux côtés à la fois ; et son impartialité ameuta contre lui les deux partis rivaux.

C'est qu'en Russie comme en France, il faut appartenir à un parti. Soyez l'ami ou l'ennemi du pouvoir, croyez blanc ou croyez rouge, mais croyez. Si vous vous contentez d'observer tranquillement en sceptique déterminé ; si vous restez en dehors des luttes qui vous paraissent secondaires ; ou si, même étant d'une faction, vous osez constater les défaillances et les folies de vos amis, ou vous traitera comme une bête dangereuse ; on vous traquera partout ; vous serez injurié, conspué, traître et renégat ; car la seule chose que haïssent tous les hommes, en religion comme en politique, c'est la véritable indépendance d'esprit.

Tourgueneff était, avec raison, considéré comme un libéral. Ayant raconté les faiblesses des révolutionnaires, on le traita comme un faux frère. Il n'en continua pas moins ses études sur ce parti toujours grandissant, si curieux et si terrible, et son dernier grand roman, *Terres vierges,* indique avec une surprenante clarté l'état mental du nihilisme actuel.

Il avait, par suite d'une indépendance absolue, une singulière situation dans sa patrie. Suspect aux gens du pouvoir et suspect aux révolutionnaires, il était, en réalité, un ami fidèle pour les uns et pour les autres et sans opinion. Les nihilistes réfugiés à Paris trouvaient toujours sa porte ouverte ; aussi chaque fois qu'il faisait en Russie son voyage annuel, ses amis français craignaient-ils quelque mesure de rigueur du gouvernement à son égard. La cour le ménageait sans lui témoigner grande amitié. Mais la jeunesse l'adorait, lui faisait des ovations bruyantes dans les rues de Saint-Pétersbourg.

* * *

Son œuvre littéraire est assez considérable. Ce n'est point le lieu de l'analyser ici. Mentionnons encore un fort beau roman : *Les Eaux printanières.*

Mais c'est peut-être dans les courtes nouvelles que se développe le plus l'originalité de cet écrivain qui est un prodigieux conteur.

Psychologue profond et artiste raffiné, il sait composer en quelques pages une œuvre absolue, indiquer des figures complètes en quelques traits si légers, si habiles qu'on ne comprend point comment de pareils effets peuvent être obtenus avec des moyens en apparence si simples. C'est un évocateur d'âmes, sans rival pour nous faire pénétrer les dedans d'un être dont il nous montre aussi les dehors comme si on le voyait, et cela sans qu'on remarque jamais ses procédés, ses mots, ses intentions et ses malices d'écrivain. Il sait créer surtout l'atmosphère de ses contes avec un incomparable génie. On se sent, dès qu'on lit une de ses œuvres, pris soi-même dans le milieu qu'il évoque, on en respire l'air, on en partage les tristesses, les angoisses ou les joies. Il apporte aux poumons une saveur étrange et particulière, il nous donne le goût de ses livres comme si on buvait quelque boisson délicieusement amère.

Lui aussi, c'était un mélancolique, mais un mélancolique doux, un résigné constatant la misère des choses et des êtres sans se révolter ou s'indigner. Il donne bien toute sa note si personnelle dans ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *l'Abandonnée, le Gentilhomme de la steppe, Trois Rencontres, le Roi Lear de la steppe, le Journal d'un homme de trop.*

Il était, en littérature, dans les idées les plus modernes et les plus avancées, estimant que le romancier, n'ayant d'autre modèle que la vie, ne doit dépeindre que la vie telle qu'elle est, sans combinaisons ni aventures extraordinaires. Ce qu'on appelle l'intrigue dans un roman l'indignait, car il ne comprenait pas comment des gens peuvent être d'esprit assez naïf pour s'intéresser à des événements privés de vraisemblance.

Il adorait cependant les poètes dont l'art, au contraire, consiste à nous nourrir de visions et d'illusions. Il mettait au premier rang Shakespeare, Gœthe et Pouchkine. Son esprit net s'accommodait mal de l'abondance sonore de Victor Hugo qui personnifie la poésie française. Peut-être aussi le tempérament philosophique de Tourgueneff s'étonnait-il du tempérament purement rêveur de Victor Hugo.

Les conceptions mystiques, étrangement déistes, les théories religioso-fantaisistes du grand poète français, son absence totale de génie scientifique, et les élans sublimes mais illogiques de son prodigieux génie poétique éveillaient des hésitations, des réserves dans l'esprit clair de ce romancier philosophe qui avait découvert une révolution naissante et qui s'attachait surtout à l'idée, qui pénétrait les hommes si facilement, qui aimait la science positive, et qui fut, dès son enfance, rebelle à tout dogme, à toute religion, à tout Dieu, qui resta l'athée le plus tranquille, le plus doux, mais le plus déterminé du monde, tellement indifférent à toute croyance qu'il s'étonnait même qu'on perdît son temps à parler de ces choses.

MAUFRIGNEUSE

Ivan Tourgueneff,
deux articles de Guy de Maupassant (1850-1893),
sont parus, à Paris, dans
Le Gaulois du 5 septembre 1883,
et dans le
Gil Blas du 6 septembre 1883,
sous la signature de Maufrigneuse.

ISBN : 978-2-89816-485-9
© Vertiges éditeur, 2021
– 1486 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org